

La ville, la campagne, l'anglais, *Les filles de Caleb* et la mémoire historique : notes sur quelques liens difficiles à démêler

Frédéric Demers

Numéro 21, printemps 2006

Espace urbain francophone : perspectives multi/interdisciplinaires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1005366ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1005366ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Demers, F. (2006). La ville, la campagne, l'anglais, *Les filles de Caleb* et la mémoire historique : notes sur quelques liens difficiles à démêler. *Francophonies d'Amérique*, (21), 67–81. <https://doi.org/10.7202/1005366ar>

LA VILLE, LA CAMPAGNE, L'ANGLAIS, *LES FILLES DE CALEB* ET
LA MÉMOIRE HISTORIQUE : NOTES SUR QUELQUES
LIENS DIFFICILES À DÉMÊLER

Frédéric Demers
Université Laurentienne

En 1990-1991, la société Radio-Canada a connu un succès commercial et critique sans précédent dans l'histoire de la télévision québécoise et canadienne avec la diffusion de la télésérie *Les filles de Caleb*, dont l'action se déroulait entre 1892 et 1917. L'œuvre télévisuelle, inspirée du roman d'Arlette Cousture *Les filles de Caleb. Le chant du coq*, a reçu un accueil plus qu'enthousiaste de la part de son public québécois francophone¹. Plus d'un commentateur alla même jusqu'à conférer une valeur d'« authenticité nationale » à la représentation d'ensemble du passé proposée par *Les filles de Caleb*, signifiant par là que celle-ci recoupait la réalité à la perfection (Demers, 2005). À bien des égards, cette représentation constituait pourtant une brochette de clichés, de lieux communs et d'images d'Épinal. La télésérie proposait aux téléspectateurs de plonger dans un monde révolu meublé d'images intériorisées par son public. C'est sans doute, d'ailleurs, le recours à des stéréotypes qui conférait à la représentation d'ensemble – un peu paradoxalement – une telle véracité, une telle vraisemblance. La télésérie maniait une matière « connue » des téléspectateurs, ne fût-ce que par intuition ou impression².

Cela soulève en termes très directs plusieurs questions en rapport avec la mémoire historique. Comment celle-ci se forme-t-elle? Comment se transmet-elle? Qu'est-ce qui en influence les aménagements? Quelle perméabilité affiche-t-elle au changement? Il s'agit de questions exigeantes et nous souhaitons les aborder brièvement par l'intermédiaire d'une analyse de la représentation du passé véhiculée dans *Les filles de Caleb*, nommément du point de vue de l'urbanité, de la ruralité et des rapports interethniques entre Canadiens français et anglais.

Une norme de vie canadienne-française

Dès le départ, la narration des *Filles de Caleb* se soucie d'inscrire le récit dans une atmosphère de francité. Sous ce vocable, nous regroupons un ensemble de traits caractéristiques de l'imaginaire historique et national des Québécois d'héritage canadien-français (Jocelyn Létourneau) qui, chacun à sa manière, évoquent un héritage de coutumes, de valeurs et de pratiques. Ce qui fonde la logique de cet ensemble, ce qui le structure et lui assure sa cohérence interne, ce sont les notions de legs, de transmission, de patrimoine. La francité peut se comprendre comme une manière d'être au monde

importée ou inspirée de France et longtemps tenue, par les élites socioculturelles canadiennes-françaises, pour fondement de l'identité collective et de la nationalité³.

Les suspects usuels s'y retrouvent : la vie rurale prospère et saine, la rassurante homogénéité ethnoculturelle de la campagne, les familles nombreuses et solidaires, la prégnance du catholicisme dans le quotidien et la dévotion sincère qui l'accompagne, la valorisation de la langue française... Apparents ici dans les comportements des protagonistes, là dans des données de situation, tous colorent le récit dans des teintes familières aux yeux du public. Tous se conjuguent, s'entrecroisent et s'additionnent pour créer un univers stéréotypé et évocateur de la mémoire d'une origine française. Dans le présent article, ce sont les deux premiers de ces éléments qui nous intéressent.

Une terre généreuse

Les vertus du terroir canadien-français s'observent d'abord par l'aisance matérielle des cultivateurs. Aisance toute relative et qu'il faut remettre en contexte, certes – personne ne roule sur l'or et les bâtiments de ferme auraient notamment besoin d'un coup de pinceau –, mais tout de même suffisante pour que l'indigence ne soit pas crainte. Travaillant la terre avec rigueur et vigueur, Caleb Bordeleau et Dosithée Pronovost, pères des deux principaux protagonistes, Émilie et Ovila, parviennent à donner à leurs familles tout ce dont elles ont besoin. La pauvreté qui afflige Émilie dans la seconde moitié de la télé-série découle uniquement de l'inconstance d'Ovila, son mari, et non de l'insuffisance des rendements agricoles.

Si Dosithée déplore en une occasion que « les habitants ont b'en du trouble aujourd'hui » (épisode 8), s'il se plaint un jour « d'en arracher avec la misère qui arrête pas de rôder partout alentour » (épisode 9), rien de ce que l'on voit au fil des épisodes ne permet de conclure qu'il vit lui-même de telles difficultés. Au contraire, dès le début du récit, on l'entend spéculer sur les possibilités d'obtenir une concession de bois. « Monter après les fêtes, se dit-il tout en réfléchissant à voix haute, arriver avant tout le monde... Mettre la bonne piastre sur la table... Ouais, peut-être... Peut-être qu'on emporterait le morceau » (épisode 2). Son plan fonctionne, de telle sorte que c'est pour son propre profit et non pour celui d'une papetière qu'il part bûcher dans la suite de la diégèse. Autre exemple : un jour qu'Émilie et Ovila, nouvellement mariés, constatent leur peu de moyens comparativement au père Pronovost, ils évoquent la possibilité de devoir « piger dans le caveau des parents pour manger jusqu'à la récolte » (épisode 12), sûrs qu'ils sont d'y trouver des réserves suffisantes. Dans le même épisode, Dosithée confie à son fils : « Tu vois, Ovila, tout ce que tu vas donner à la terre, elle va te le redonner... multiplié par cent! [...] La terre est b'en plus généreuse que le bois! » Elle le fut assurément pour lui, car à sa mort, c'est un héritage important en terres et en argent qu'il lègue à sa famille (épisode 17).

Caleb, pour sa part, ne semble même pas avoir besoin d'un revenu d'appoint comme celui que les chantiers de bûcherons pourraient lui procurer. Jamais il n'évoque un possible séjour hivernal en forêt. Passionné de chevaux, il se désole de devoir abattre son

étalon quand celui-ci se casse les pattes avant, mais l'accident ne constitue aucunement une catastrophe financière (épisode 1). Quelques années plus tard, alors qu'Émilie s'apprête à épouser l'inspecteur scolaire Henri Douville, lequel possède une situation professionnelle intéressante, mais dont la jeune femme n'est pas amoureuse, Caleb la met en garde de ne pas négliger son cœur et de ne pas choisir un parti simplement pour la stabilité matérielle qu'il promet d'assurer (épisode 9). Cela ne ressemble en rien au discours d'un homme familier des soucis pécuniaires. Enfin, juste avant qu'Émilie ne parte vers Saint-Tite pour sa dernière année d'enseignement, Caleb lui offre une de ses pouliches ainsi qu'une calèche qu'il a récemment achetée « par adon, il y a une couple de semaines », un cadeau considérable dont la valeur n'échappe pas à sa bénéficiaire : « Mais qu'est-ce qui vous a pris, papa?! Ça a quasiment pas de bon sens, une fille de vingt ans qui a déjà sa calèche à elle toute seule! » (épisode 10). Pour Caleb, comme pour Dosithée, la vie sur la ferme est fort généreuse.

Une moralité exemplaire

La ruralité n'a pas des bienfaits que sur la situation matérielle des cultivateurs. Elle contribue aussi à la pureté de leurs cœurs et de leurs âmes.

Aucune immoralité n'a apparemment cours à Saint-Tite et Saint-Stanislas⁴, où se déroule l'action. Pas de comportements vulgaires, pas de jurons lâchés sans vergogne. À l'Hôtel du Grand Nord, les hommes parlent de sexualité avec pudeur, sans oser nommer les choses⁵. Ils boivent dans la bonne humeur, ils rient, mais personne ne franchit les limites de la décence qu'on se représente fixées par la morale publique ou l'Église catholique. Ces hommes sans grande instruction ni raffinement n'ont développé aucune mauvaise habitude langagière, aucune propension à blasphémer. Ils parlent la même langue que l'institutrice Émilie et ses amies Berthe et Antoinette, couventines. Personne ne fume à l'exception notable de Dosithée, et c'est assez rare qu'il se le permette (épisodes 5, 7 et 13). Caleb ne le fait pas même dans ses moments de détente, comme lorsqu'il égaye sa soirée à jouer aux dames avec Ovila, venu courtiser Émilie un été (épisode 6). Détail intéressant : Caleb reçoit l'année suivante, en cadeau, une pipe de la part d'Henri lorsque celui-ci, à l'occasion d'une visite surprise, se présente chez les Bordeleau pour la première fois (épisode 8). Dans ce passage, le récit affirme qu'un objet lié au tabac constitue, à cette époque, un cadeau sans risque pour un homme qu'on ne connaît pas et dont on ne sait rien des habitudes et des préférences. La scène induit l'idée que le tabagisme représente un mode de vie, une habitude enracinée dans les mœurs, une activité fréquente, naturelle et partagée par tous les hommes. Le récit se fonde sur des faits vérifiables – on a longtemps beaucoup fumé – et son message accentue le vraisemblable de la reconstitution du passé opéré par la narration, mais il se contredit pourtant en prêtant à tous ces hommes une attitude de détachement très anachronique face au tabac. Personne, enfin, ne boit non plus, sauf Ovila, qui abuse (épisodes 14, 15 et 20). Caleb, Dosithée et les autres hommes ne lèvent jamais le coude. Jamais n'ont-ils

envie d'un petit verre de caribou pour se réchauffer. Jamais envie de picoler un peu pour se détendre. Des maris modèles, quoi!

Ce portrait éthique et moral se révèle globalement beaucoup trop aseptisé pour posséder quelque crédibilité d'un point de vue historique. Les habitudes comportementales et langagières des paysans, ne laissant place à aucune forme de déviance morale ou de vulgarité, ont moins à voir avec le réel qu'avec la longue tradition de valorisation de la vie rurale, identifiable aussi bien dans les fantasmes des abbés Henri-Raymond Casgrain et Lionel Groulx, autrefois, que dans le mouvement de retour à la terre d'il y a trente ou quarante ans. Et les choses ne s'arrêtent pas là : la mise en scène de la ville frise elle aussi la caricature.

Hideuse urbanité, nocive urbanisation

Les filles de Caleb, c'est d'abord un récit ancré dans le terroir canadien-français. L'essor de l'industrialisation, le règne du laisser-faire économique, le processus d'urbanisation et le développement de la culture urbaine, autant de caractéristiques des sociétés occidentales au tournant du XX^e siècle, occupent donc peu de place dans le scénario de la télé-série. Ces éléments n'en sont toutefois pas complètement absents. Protagoniste « urbain » par son origine, ses manières et ses référents culturels, Henri Douville, l'inspecteur scolaire qui courtise un temps Émilie, déteste l'esprit étroit des villageois qu'il côtoie autant qu'il se passionne pour le modernisme et l'innovation. Quant à Dosithée, son principal souci est de trouver quelqu'un pour lui succéder sur la ferme, car ceux, parmi ses garçons, qui ont l'âge et la santé pour le faire – Edmond, Ovila, Oscar et Téléphore – ne montrent guère d'intérêt pour la terre paternelle. L'horizon de vie de ces derniers répond plutôt aux profonds bouleversements socioéconomiques qui orientent le développement du Québec à cette époque, alors que la ville et le salariat livrent une concurrence de plus en plus soutenue à la campagne. Le rappel de cette compétition, ici, est historiquement correct.

Quand la télé-série nous montre la ville à partir d'une certaine distance, en l'occurrence la campagne canadienne-française, nous entrevoyons un univers plutôt attrayant, dynamique et moderne. Vue de loin, la ville compose un monde dont les bienfaits se font sentir jusqu'au village. Ainsi, au détour d'une conversation entre Émilie et Ovila située en 1914, nous comprenons que des manufactures fonctionnent maintenant à Saint-Tite, où vit le couple, et génèrent une certaine prospérité (épisode 18). À l'opposé, quand la télé-série nous montre cette même ville de l'intérieur, ce qu'elle dévoile est d'un tout autre ordre. L'espace urbain devient alors connoté négativement et c'est cela qui se révèle, en fin de compte, décisif dans le dénouement du récit. La télé-série insiste sur les désagréments de la ville dès lors qu'Émilie et Ovila s'y trouvent, c'est-à-dire dès lors que le centre symbolique du récit s'y transporte. Le portrait esquissé par *Les filles de Caleb* est celui d'une société canadienne-française qui se fait imposer les grands

mouvements continentaux d'urbanisation et d'industrialisation bien plus qu'elle n'y participe activement, une société qui subit l'Histoire – celle de l'autre – dès lors qu'elle déborde de son « cadre naturel », rural.

Prolétarianisation et aliénation

À peu de choses près, la ville figure comme antithèse de la campagne. Elle en est le miroir renversé, l'image en négatif, aiguillant le téléspectateur, sur le mode de l'opposition, vers divers attributs de la francité. Les mœurs malsaines, la solitude et l'anonymat de la ville évoquent la vie rurale heureuse et le sens de la famille qui y fleurit.

Sur le plan sémiotique, la ville des *Filles de Caleb* se trouve tout entière inscrite dans le registre de la dépossession, de l'aliénation, de l'étrangeté, de l'empêchement et du mal. Elle est insalubre, sombre, malsaine, exigüé, dangereuse, étouffante. L'insalubrité et l'exiguïté sont à Shawinigan, où Émilie et Ovila déménagent (épisode 19), ce que l'air pur et l'espace sont à Saint-Tite. Ici, la Batiscan irrigue un décor enchanteur, alors que là-bas, dans la ville industrielle, la Saint-Maurice sert de poubelle à l'usine Belgo qui y jette, à chaque quinzaine, de grosses couvertures de feutre pleines de colle.

La violence et la grossièreté y sont également envahissantes. Ainsi, un soir qu'elle est assise à sa table de cuisine, Émilie entend ses voisins de palier s'injurier l'un l'autre. « Tu vas me le payer, mon tabarslaque! », crie la femme. « Vas-tu te la fermer, ma grande couleuvre?! », hurle son mari en retour. Paf! L'instant d'après, le bruit d'un corps qui chute. Puis des sanglots. L'homme vient de frapper son épouse (*ibid.*). Vers la fin du dernier épisode, deux petites crapules débauchées par les démons de l'urbanité font même brutalement irruption chez Émilie. Après avoir pris Ovila dans leurs filets, ils cherchent maintenant à ravoir l'argent qui leur est dû à la pointe du couteau (épisode 20). La ville accueille et recueille la lie de l'humanité.

Cette ville, comme l'avait pressenti Émilie en côtoyant Henri, c'est aussi l'ailleurs. Un ailleurs proposant des logements modernes assurant un plus grand confort personnel, sans doute, mais un lieu aliénant malgré tout : les conditions de vie des familles ouvrières y sont précaires, les conditions de travail en usine lamentables⁶, les enfants confinés à une cour bétonnée pendant les mois d'été, les voisins envahissants et les citadins méprisants envers les ruraux qu'ils soupçonnent tous, sans distinction, d'être vaguement demeurés⁷.

C'est également un lieu où la moindre liberté se trouve entravée :

- Le propriétaire dit qu'on peut mettre la couleur qu'on veut [sur les murs] du moment que c'est pas trop foncé, explique par exemple Ovila en introduisant Émilie dans sa nouvelle cuisine.
- Je sais pas comment on va s'habituer à demander la permission pour vivre comme on veut chez nous », rétorque celle-ci, découragée (épisode 19).

La ville, on s'y dénature enfin par les habitudes étrangères qu'il faut adopter au détriment de celles qui nous sont familières. Habitudes comportementales, d'abord : « P'is surtout les enfants, tireillez-vous pas, dit un jour une des filles, Marie-Ange, en imitant sa mère à la blague. Faites attention à vos manières. On n'est plus à la campagne, là! » (*Ibid.*) Habitudes langagières, ensuite : « Ici, à Shawinigan, Paul, on dit "je vais être" », fait remarquer Émilie à son fils. Pas "je vas être". » Peu après, c'est à son tour de reprendre sa mère avec le sourire : « "Je vais", maman. Ici, à Shawinigan, on dit "je vais". » Retour en arrière d'une dizaine d'épisodes et on réentend soudain Henri-l'urbain corriger Émilie-la-rurale : « "Je n'avais pas". Vous avez dit "j'avais pas" » (épisode 8). La ville ne tolère pas qu'on reste soi-même.

Trois scènes consécutives du dix-neuvième épisode tracent un portrait sans nuance de l'environnement dans lequel Émilie doit apprendre à vivre à compter de l'été 1915. Chacune souligne un aspect nocif de l'existence qu'on mène en ville. Chacune semble sortie d'un mauvais pamphlet agriculturiste qui chercherait à diaboliser la moindre dimension de l'urbanité. Solidement liées l'une à l'autre d'un point de vue logique, ces trois scènes figurent en quelque sorte comme les maillons d'une lourde chaîne. Celle de la prison urbaine d'Émilie, par exemple.

C'est d'abord la querelle des voisins de palier, en pleine nuit, qu'Émilie entend à travers la cloison et qui prend fin sur un acte de brutalité. Nous n'y revenons pas.

C'est ensuite une lettre dans laquelle Émilie commente ses difficultés à s'adapter à son nouvel habitat :

J'ai un peu de misère dans mon sept pièces. Un sept pièces pareil à celui d'à côté, p'is à celui d'en haut, p'is à celui d'en face, p'is à celui de la rue en arrière, p'is de l'autre rue en arrière de celle-là. [...]. Il me semble que ma maison avait un passé, p'is un présent, p'is un avenir, avant. Ici, la maison, c'est le passé, le présent p'is l'avenir du propriétaire.

La ville, cette ville qui déracine, porte sur chacune de ses facettes les empreintes de l'autre et l'étiquette de l'ailleurs. Ce sont le passé, le présent et l'avenir de l'autre qui se rattachent à la ville. Émilie se sent essulée. Il y a bien le téléphone, « seulement, je sais pas à qui je pourrais bien téléphoner parce que toutes celles à qui j'écris ont pas le téléphone ».

C'est enfin l'appel de l'usine, au beau milieu de la nuit, pour qu'Ovila vienne travailler. Encore une fois. « Ça fait trois nuits! », proteste Émilie. Rien n'y fait. Rien ne peut y faire. « On apprécie l'argent p'is le confort, à c't'heure. [...] Faut b'en payer un peu quelque part », répond simplement Ovila. Depuis que la compagnie a fait installer le téléphone chez lui, elle est en mesure de le joindre en tout temps. Sous son masque de commodité, l'appareil n'est donc qu'un instrument d'asservissement supplémentaire pour les patrons, qu'une manière additionnelle de lier les mains d'Ovila. Ville aliénante. Proletariat aliéné. On songe immédiatement aux *Temps modernes* (1936) de Charlie Chaplin, à tous ces ouvriers que la modernité technique dénature, voire déshumanise.

Trois scènes successives. Trois maillons dans la chaîne de la misère urbaine. Vulgarité et violence, d'abord. Perte d'identité, ensuite. Exploitation, enfin. En ville, il faut même parfois quêter une autorisation spéciale pour peindre sa cuisine à son goût. Pour vivre, en fait. Voilà l'univers urbain des *Filles de Caleb*. La campagne, à l'opposé, c'est « le pays de par chez nous », comme le dit Ovila à son fils (épisode 18). C'est le Canada français, c'est le Québec. On y décide. C'est notre pays. Celui que l'on contrôle. Il n'y a personne pour nous dire quoi faire. Maîtres chez nous.

L'indépassable conflit avec l'Anglais

Une très vive mémoire de la violence subie aux mains de l'Anglais fertilise l'imaginaire national et historique des Québécois d'héritage canadien-français⁸. Cette mémoire trouve à s'exprimer dans *Les filles de Caleb*, mais tandis qu'elle est une des composantes premières de l'identité québécoise, son importance dramatique dans la télésérie n'est que marginale. La figure de l'Anglais n'intervient directement dans la diégèse qu'à l'intérieur de trois scènes – toutes situées à la ville, non sans hasard – et les protagonistes canadiens-français y font référence en quelques autres occasions seulement. Il faut toutefois noter que cette faiblesse numérique est sans commune mesure avec la force de sa charge symbolique. C'est que les manifestations actantielles et discursives de l'Anglais se produisent toutes sur le mode du conflit avec les Canadiens français, et plus particulièrement avec le personnage d'Ovila. D'une manière ou d'une autre, la figure de l'Anglais se trouve invariablement associée au mépris, à l'hostilité ouverte ou larvée, à l'antagonisme. Comme celle de la ville, la représentation de l'Anglais pointe elle aussi, sur le mode de l'opposition, vers divers attributs de la francité. L'hostilité de toutes circonstances entre Canadiens français et anglais souligne par contraste, pour les premiers, l'homogénéité et l'unité ethnoculturelles de la campagne ainsi que le sentiment conséquent de s'appartenir qu'ils y ressentent.

L'Anglais et la ville des *Les filles de Caleb* sont indissociables; celle-ci constitue le repaire de celui-là, car elle en est la propriété et le lieu d'exercice d'une domination ethnique et socioéconomique au cœur même du Canada français.

D'un point de vue sémiotique, l'Anglais évoque d'abord l'injustice et les avanies de toutes sortes que les Canadiens français de l'époque subissaient de façon journalière dans leur propre pays – situation qu'André Siegfried, de passage au Canada au début du XX^e siècle, avait comparée avec celle de l'Inde coloniale (Siegfried, 1906). Se sachant appartenir à la caste des maîtres, titulaire de la puissance qui donne droit à l'exercice du mépris ouvert, l'Anglais pouvait se permettre d'ignorer la réalité du fait français tout autour.

Sa première apparition dans la diégèse survient lors de scènes consécutives se déroulant au luxueux hôtel Windsor de Montréal, où Émilie et Ovila sont descendus pour leur semaine de vacances (épisode 13). Au moment de prendre congé, le chasseur qui a porté les valises s'adresse à Ovila en anglais exclusivement. Bien qu'il s'aperçoive que ses interlocuteurs n'entendent pas cette langue, il demeure inflexible dans son

comportement. Peu lui chaut, à l'évidence, si ces *Frenchies* comprennent ce qu'il dit. La vie et les affaires, au Windsor à tout le moins, s'y déroulent dans la langue de Shakespeare. Pas question de poser le moindre geste, même symbolique, pour améliorer l'expérience d'un couple de Canadiens français unilingue. Malgré ses courbettes empressées, malgré aussi qu'il donne du « *Sir* » à Ovila à chaque phrase ou presque, l'Anglais ne laisse planer aucun doute sur l'existence d'une hiérarchie ethnique. Son attitude traduit l'arrogance des maîtres, la suffisance de ceux qui se savent confortablement installés au sommet de la pyramide sociale. Elle illustre la condition générale inférieure dans laquelle les Canadiens français seront longtemps maintenus sous l'action combinée de différents facteurs, parmi lesquels l'attitude des anglophones à leur endroit n'est pas le moindre. Citoyens de seconde zone en leur propre pays, Émilie et Ovila doivent plier l'échine devant les assauts répétés contre leur dignité.

Peu après, attablés dans la salle à dîner du Windsor, le couple retrouve le chasseur, travaillant maintenant comme garçon de table. Même individu, même fausse déférence, même véritable indifférence. Sauf que cette fois-ci, Ovila n'entend pas se laisser marcher sur les pieds. « D'après moi, tu nous baragouines avec ton anglais, mais t'es rien qu'un *Canayen* comme nous autres. Tu ferais pas des trop grosses gages que ça me surprendrait pas non plus. Un gars fait pas deux *jobs* pour rien. » (épisode 13) La querelle qui s'ensuit entre eux permet ultimement de comprendre qu'Ovila avait raison sur toute la ligne : le serveur est bel et bien canadien-français. Et pourtant, même démasqué, celui-ci s'obstine dans son attitude initiale. Dès qu'Ovila termine sa commande, il répond avant de s'éclipser : « *Yes, Sir.* » Son naturel chassé pour une fraction de seconde lui est revenu au galop. Le Canadien français s'est retransformé en autre.

En observant ce protagoniste de près, on découvre un être à la fois complètement colonisé et ouvertement exploité : 1) colonisé, car à force de singer ses maîtres anglo-saxons, il a fini par se dénaturer au point de se comporter comme s'ils constituent la référence unique, affichant dans cette foulée un mépris de lui-même, des siens et de ce qu'il est dans ses rapports avec les autres Canadiens français; 2) exploité, car forcé d'occuper deux emplois du fait de ses origines ethniques. En ce sens, le chasseur/garçon de table se révèle plus pathétique qu'antipathique. Personnifiant l'Anglais méprisant dans ses rapports avec les autres Canadiens français, il représente simultanément le type même du Canadien français victime de discrimination. Bien qu'il choisisse de projeter l'image d'un Anglais authentique, il n'en demeure pas moins, au fond, « rien qu'un *Canayen* comme [les] autres ». Le mensonge dans lequel il se drapait ne lui suffit pas à camoufler sa véritable identité et sa condition d'exploité. Ses mascarades n'ont pas trompé Ovila.

L'Anglais ne réapparaît qu'à la toute fin de la diégèse, à l'usine Belgo de Shawinigan. Entendant son patron anglophone crier à un employé âgé qu'il est congédié pour s'être absenté trois jours, Ovila essaie de venir à sa défense : « *His wife...* Sa femme est morte. Y a pris juste trois jours de congé. Ça fait vingt ans qu'il travaille ici. Vous avez pas le droit de faire ça » (épisode 20). Le patron insiste, mais Ovila, contremaître, refuse d'obtempérer. Manquant de mots pour défendre en anglais le vieil homme, il perd le

contrôle sur lui-même et frappe son supérieur hiérarchique d'un coup de poing à l'estomac. On apprend par la suite que la compagnie l'a congédié lui aussi.

La discrimination et l'exploitation professionnelles, qui obligent le chasseur du Windsor à occuper deux emplois pour joindre les deux bouts et valent à l'employé senior de la Belgo un licenciement brutal sans la moindre compassion pour sa situation et ses états de service, sont la norme et non l'exception pour les Canadiens français qui habitent l'univers de l'Anglais. Ovila et Émilie les subissent directement pendant leur séjour à Shawinigan. L'ascension rapide d'Ovila à la Belgo, malgré le confort matériel relatif qui en découle pour sa famille, n'oblitére aucunement la stricte hiérarchie ethnique qui caractérise les rapports entre les Canadiens français et l'Anglais. En tant qu'ouvrier non qualifié, Ovila, au même titre que le vieil employé, n'a pas le droit d'avoir une vie en dehors de l'usine. Pour lui aussi, prendre un congé improvisé de trois jours parce qu'un drame frappe la famille relève de l'impensable. Émilie souhaiterait qu'Ovila reste à la maison pour garder les plus jeunes parmi les enfants, afin qu'elle-même puisse se rendre aux obsèques de sa mère à Saint-Stanislas, mais les choses ne sont pas si simples. Déjà que les dirigeants de la Belgo « ont *clairé* Vilmont quand sa femme a accouché p'is qu'il a manqué son *shift* » (épisode 19), fait valoir Ovila, alors pas question que la famille prenne le risque de se retrouver devant rien. Émilie se sent révoltée par ce qu'elle entend : « Mais pour qui ils nous prennent?! On n'est pas leurs esclaves! [...] Lâche-là, cette compagnie-là! Si les *boss* ont pas assez de cœur pour nous laisser enterrer nos morts, c'est aussi b'en que tu restes pas là! » En fin de compte, pour éviter qu'Ovila ne perde son emploi, elle renonce à son voyage. Pas tout à fait des esclaves, donc, mais presque. Des travailleurs sans recours, sans sécurité et sans dignité aux yeux de l'Anglais, leur maître.

Pas des esclaves, en effet, mais tout de même des travailleurs exploités de toutes les manières et pour toutes les raisons. « Tu passes ton temps à faire la *job* des ingénieurs », se plaint un jour Émilie à Ovila, et pourtant, « c'est eux autres qui ont la grosse paye. Pas toi. » (épisode 20) B'en oui, répond ce dernier en substance, c'est comme ça, qu'est-ce que tu veux que je te dise? « J'ai pas leur diplôme p'is je parle pas anglais. » La qualité de son travail compte apparemment moins que ses tares ethnoculturelles dans l'esprit de ses patrons. Savoir manier l'anglais n'est pas nécessairement gage de prospérité, comme l'illustrent les avatars professionnels du chasseur du Windsor, mais ne pas savoir condamne forcément au bas de l'échelle salariale lorsqu'on est canadien-français et qu'on travaille pour l'Anglais.

Aux sources lointaines de la mémoire historique

Un examen rapide des représentations de la ville, de la campagne et du conflit avec l'Anglais dans *Les filles de Caleb* témoigne de la difficulté qu'il y a à remonter aux sources d'une mémoire historique commune au sein de ce que Fernand Dumont nommait, avec son élégance habituelle, un groupement par référence.

On a longtemps postulé que l'enseignement de l'histoire à l'école élémentaire jouait un rôle déterminant dans la formation de la mémoire historique des futurs adultes. Parce

qu'elle prenait appui sur le sens commun, l'hypothèse ne semblait pas requérir d'être mise à l'épreuve des faits. Les études sur le contenu des manuels scolaires – et ceux d'histoire en particulier – se sont ainsi multipliées au XX^e siècle, et surtout après 1945, pour tenter de mieux comprendre les sources de la haine raciale ou du nationalisme fanatique parmi les peuples. Or les choses ne sont pas si simples. Comme des études plus récentes en didactique de l'histoire l'ont montré, les termes exacts de l'influence exercée par l'enseignement scolaire sur les enfants sont extrêmement difficiles à déterminer (Moniot, 1984). Dans le cadre de ses recherches doctorales sur la mémoire de la Nouvelle-France chez les jeunes Québécois, Christophe Caritey a mis en lumière certaines limites bien concrètes à l'influence des manuels d'histoire (1992). Sans être impotents, ces derniers doivent tout de même affronter – et souvent s'incliner devant – la concurrence des sources alternatives de mémoire : littérature, cinéma, télévision, bandes dessinées, famille, musées et autres⁹.

L'équipe de création de la télé-série *Les filles de Caleb* a imaginé, pour les Canadiens français d'il y a cent ans, une vie rurale saine et prospère, bien qu'exigeante, et portant inmanquablement fruit à ceux qui besognaient avec constance et sérieux. Cela ne va pas sans rappeler la représentation assez candide de la ruralité que proposaient les manuels scolaires d'histoire en usage au Québec avant la grande réforme de 1982 – c'est-à-dire ceux des Clercs de Saint-Viateur, ceux des Frères de l'instruction chrétienne et ceux des Frères des écoles chrétiennes, que la majorité des téléspectateurs de la télé-série avaient utilisés dans leur jeunesse¹⁰. Cette représentation s'apparente également, d'une part, à celle véhiculée par la littérature du terroir, qui a dominé les lettres canadiennes-françaises durant un siècle à compter de 1850 environ, et, d'autre part, à celle de plusieurs téléromans qui usèrent de la même thématique du terroir à compter des années 50.

Une telle représentation ne tient pas de l'histoire, mais de l'idéologie ou de l'ignorance. En vérité, la misère était réelle et généralisée dans les campagnes du Québec au tournant de 1900. Elle accablait à la fois les paysans installés sur les vieilles terres de la vallée du Saint-Laurent, épuisées par deux siècles d'agriculture d'Ancien Régime, et les colons dirigés vers des terres ingrates et impropres à la culture, plus au nord. La poussée démographique de la première moitié du XIX^e siècle avait créé une rareté des terres propices à la culture. La fin du protectionnisme britannique en 1846 et le décloisonnement du marché intérieur canadien grâce au chemin de fer avaient, chacun à sa manière, heurté les cultivateurs canadiens-français, peu concurrentiels. Enfin, l'accès au crédit, absolument vital pour moderniser son exploitation et espérer se sortir de l'agriculture de subsistance, était des plus difficiles, le Québec figurant au dernier rang des provinces canadiennes pour le nombre d'habitants par succursale bancaire entre 1871 et 1921 (Rudin, 1988). L'état lamentable de la vie rurale québécoise d'il y a cent ans résultait de la combinaison de ces facteurs. Épuisées, découragées, les familles paysannes choisirent de quitter la campagne par centaines de milliers, chaque décennie, préférant tout liquider et partir vers les manufactures des États-Unis que de continuer à labourer pour rien.

Quand Dosithée Pronovost déplore que les habitants ont « b'en du trouble aujourd'hui », il exprime une réalité historique vérifiable et qu'on ne trouvera pas dans un authentique roman du terroir. Cela dit, le récit des *Filles de Caleb* se montre particulièrement silencieux sur cette misère rurale¹¹. Il y a dans ce silence une illustration éloquente – car le silence *est* éloquent lorsqu'il en dit lui-même plus long que la parole prononcée – du trou de mémoire béant dans lequel l'émigration de quelque 900 000 Québécois donne souvent l'impression d'être disparue, malgré un nombre croissant d'études universitaires sur le sujet. Ne disait-on pas, naguère, que chaque famille du Québec comptait son « mononcle des États »? Or que reste-t-il aujourd'hui de la mémoire de cette émigration, de cette saignée, de cette tragédie collective? Pas grand-chose, si l'on se fie aux différentes enquêtes sur la mémoire historique des élèves et des étudiants québécois menées par Jocelyn Létourneau, seul ou en collaboration, depuis la seconde moitié des années 80¹². En quittant le Québec à destination des États-Unis, les émigrants ont repoussé les frontières du Canada français, mais à l'éclatement de celui-ci, les liens symboliques que les Québécois restés derrière avaient conservés avec leurs descendants semblent s'être totalement cassés.

Les nuances introduites plus tôt au sujet de l'influence des manuels d'histoire sur la formation et la transmission d'une mémoire historique valent aussi d'être réitérées à propos de la littérature et de la télévision. Le degré d'influence de l'un ou de l'autre de ces médiums ne doit jamais être pris pour acquis. La convergence de représentations proposées par les anciennes générations de manuels et leurs (télé)romans contemporains peut laisser entendre qu'un certain effet de renforcement mutuel était à l'œuvre. Rien n'autorise néanmoins à tirer des conclusions définitives, car ces mêmes manuels, sur la question des rapports avec l'Anglais, se montraient ouvertement bonententistes. Le patriotisme des jeunes devait se diriger à la fois vers la nationalité canadienne-française catholique et l'État fédéral canadien, peuplé majoritairement par les partenaires canadiens-anglais. On chercherait inutilement, dans ces manuels, la trace d'un quelconque conflit ethnique au sein du Canada.

Pourtant, et en dépit des premières orientations de l'histoire scolaire, la mémoire historique canadienne-française a tôt fait de l'Anglais la figure référentielle de l'*autre*, de l'antagoniste. Par rapport à l'Anglais, cette mémoire a pris racine et s'est développée autour de faits bien réels – colonialisme, discrimination systématique, domination socioéconomique – jusqu'à devenir un fondement identitaire. Un sondage publié l'an dernier dans le quotidien *La Presse* en donnait une illustration additionnelle : 35 p. 100 des répondants disaient s'opposer à ce qu'un anglophone occupe le poste de premier ministre du Québec, un taux qui grimpe à 40 p. 100 chez les francophones et à 49 p. 100 parmi les électeurs péquistes (Lessard, 2005)¹³. S'agit-il pour autant d'anglophobie, comme le suggérait, en commentant ce sondage, le chroniqueur Yves Boisvert (2005)¹⁴? Le mot, selon nous, est trop fort pour être employé à la légère. Une mémoire particulière de la violence subie subsiste néanmoins. Il y a une dizaine d'années, dans sa fiction-documentaire *Le sort de l'Amérique*, Jacques Godbout rappelait le lourd héritage mémoriel que son vieux père – pourtant anglophile, aux dires du cinéaste – lui

avait laissé sur son lit de mort : « N'oublie pas, Jacques, que les Anglais ont brûlé nos fermes, nos maisons. » (Godbout, 1996) Par-delà son caractère anecdotique, les souvenirs de famille de l'écrivain-cinéaste, énoncés dans le contexte d'une réflexion sur le sens de la bataille des plaines d'Abraham, ramenaient à l'avant-scène une mémoire concrète de la violence subie aux mains de l'Anglais, une mémoire qui s'étale aujourd'hui sur les pages des histoires populaires – dans plus d'un sens – publiées depuis une décennie par Jacques Lacoursière (1995-1997), Marcel Tessier (2000) et Normand Lester (2001-2003). On sait aussi, enfin, l'aisance avec laquelle le cinéaste et pamphlétaire indépendantiste Pierre Falardeau, dont l'œuvre entière véhicule cette mémoire, sait rallier à lui toute une frange de l'opinion.

Ce que la représentation de l'espace urbain rappelle, au premier chef, ce n'est ni le discours de l'ancienne histoire scolaire, car celle-ci ne se souciait guère de faire l'histoire sociale des ouvriers, ni celui des récentes histoires populaires, qui privilégient l'angle événementiel et politique, mais plutôt celui de la littérature du terroir, dans laquelle la ville composait souvent, précisément comme dans *Les filles de Caleb*, une sorte de miroir inversé de la campagne.

Dans un petit article sur la culture urbaine publié en 1993, l'historien Jean-Claude Robert écrivait cette chose étonnante :

Avant 1950, la ville n'a jamais joué un rôle important dans la construction de l'identité québécoise [entendre : celle des Canadiens français du Québec], les valeurs traditionnelles associées à la société rurale étant postulées sans questionnement et se retrouvant presque partout. Au lendemain de la seconde [sic] Guerre mondiale, cependant, la ville devient une référence centrale dans les débats des intellectuels (1993 : 200).

C'est bien mal comprendre le fonctionnement de l'imaginaire et les processus de construction des références mentales à l'œuvre chez les individus. Avant 1950, l'urbanité composait déjà un important référent de l'identité canadienne-française – et non québécoise –, sauf que, au contraire de la campagne, elle agissait comme repoussoir pour la petite frange des élites socioculturelles plutôt conservatrices qui écrivaient et monopolisaient le discours public autant que possible. Elle nourrissait leur discours négatif. Elle participait d'un monde qui, selon eux, n'était pas *nôtre* et ne devait pas le devenir. C'est en ce sens qu'il faut lire un roman aussi typique de la littérature du terroir que *Restons chez nous*, de Damase Potvin (1908). La ville y est l'antagoniste principal, le premier obstacle au bonheur des protagonistes canadiens-français.

En écrivant les mots que nous venons de citer, Jean-Claude Robert a fait des louanges agriculturistes l'*alpha* et l'*oméga* de l'imaginaire des Canadiens français du Québec d'avant 1950 en matière d'urbanité et d'urbanisation. La condamnation fréquente de la ville dans la littérature du terroir le conduit à écrire que « les valeurs traditionnelles associées à la société rurale [étaient] postulées sans questionnement », comme si on avait là une description adéquate de la société. Surtout, le propos de l'historien donne à

comprendre qu'aucun autre imaginaire de la ville n'existait au Québec avant le milieu du XX^e siècle, ce qui n'est bien sûr pas le cas, comme le prouve la recherche sur l'histoire des villes et de la culture urbaine au Québec. Le soin que mettaient tant d'écrivains du terroir à bien la noircir et l'attrait qu'elle exerçait malgré tout sur les cultivateurs confirment en effet, l'un comme l'autre, l'importance symbolique dont la ville disposait à l'époque dont parle Robert¹⁵.

Le récit des *Filles de Caleb* fait bien état de l'attraction qu'exerce la ville sur certains des fils Pronovost et sur Henri Douville, mais c'est dans le cadre d'un discours simpliste, analogue à celui des rhéteurs agriculturistes : la ville est un lieu de perdition et sa prospérité, pur mirage. C'est en ce sens que ce récit traduit une représentation éculée et trop souvent plaquée à tort sur l'ensemble des groupes sociaux canadiens-français.

Conclusion

Tant son énorme succès populaire et critique que le massif investissement émotionnel et psychologique qu'elle a suscité dans la population¹⁶ laissent croire que la télé-série *Les filles de Caleb* a proposé une représentation du passé du Québec qui s'accordait avec beaucoup de justesse à celle de son public. La webmestre d'un site consacré au comédien Roy Dupuis, l'interprète d'Ovila, écrivait ainsi que le réalisateur Jean Beaudin « nous a fait le plus beau cadeau qu'on puisse faire à un peuple. Un portrait en héritage. Tout y est. C'est un miroir parfait. Ça donne le vertige. C'est tellement nous. Cette terre est combien nôtre. On la sent¹⁷. » Ailleurs, sur une note davantage personnelle, elle ajoutait : « L'histoire commence au début des années 1890 alors qu'Émilie entre dans l'adolescence. Mes grands-parents sont nés à la fin de cette décennie. Ce passé m'appartient et ne m'apparaît pas si éloigné. »

Il nous semble probable que l'étroite concordance qui s'est manifestée entre la mémoire historique de tant de Québécois et le travail des artisans derrière la télé-série *Les filles de Caleb* repose, pour une part, sur le fait que les créateurs de la série, eux-mêmes québécois, se trouvaient dépositaires de la même mémoire historique que le public, dans ses grandes lignes à tout le moins. Cela dit, force est de constater l'impossibilité de démêler l'ensemble des liens à l'origine de la structuration de cette mémoire. Les pistes que nous avons brièvement présentées dans la troisième partie du présent article s'élançant en effet toutes dans des directions différentes : scolaire, populaire, littéraire, etc. Qu'elles parviennent néanmoins à se croiser, favorisant en cela l'ordonnement d'images mentales diverses en représentations cohérentes – en récits – témoigne de toute la richesse, comme des mystères, de la mémoire humaine.

NOTES

1. La téléserie a aussi été très bien reçue parmi les communautés francophones minoritaires, mais comme c'est uniquement dans une perspective québécoise que nous l'avons étudiée, nous éviterons de généraliser nos affirmations et conclusions à l'ensemble des locuteurs francophones du Canada.
2. À notre connaissance, aucun historien professionnel ne s'est soucié d'intervenir dans la presse pour corriger ou à tout le moins nuancer la représentation du passé construite dans *Les filles de Caleb*.
3. Ces processus d'importation et d'inspiration n'ont toutefois pas empêché plusieurs pratiques de rompre avec la culture française du XVII^e siècle.
4. Sauf exception : une élève d'Émilie fait un jour allusion à la liaison qu'un villageois entretient avec la femme de son frère.
5. Petit florilège : « Moi, ma femme [...] est pas capable de faire ça si je me rase pas. [...] Non, mais c'est fou pareil, hein? Le bon Dieu nous agace avec ça pour que la suite du monde continue, mais on dirait qu'Il agace pas nos femmes de la même manière. [...] – Je vois pas ce qu'il y a de plaisant là-dedans, moi. – Tu trouves pas ça plaisant, toi? – Ah!, c'est sale! P'is, hein, ça sent pas toujours bon. – Peut-être que t'es plus capable de la lever? [...] – Je l'ai levée trois fois pour faire mes gars, hein? P'is je la lèverais encore une fois si j'en voulais un quatrième. – Essayes-tu de nous faire accroire que tu l'as levée rien que trois fois?! – En plein ça! » (épisode 15)
6. La téléserie le suggère par plusieurs scènes, à la fois brèves et muettes, montrant Ovila au travail.
7. La religieuse chargée des inscriptions scolaires avec qui Émilie doit composer a le ton hautain et le propos méprisant. Quand Émilie l'informe qu'elle a elle-même enseigné autrefois, la sœur l'interrompt avec suffisance : « Presque toutes les mères de campagne nous disent la même chose, ma pauvre petite madame, mais il faut comprendre que nos programmes sont beaucoup plus exigeants. Nous sommes une institution urbaine. [...] C'est notre pratique, vous savez, de reculer les enfants d'une année lorsqu'ils nous arrivent de la campagne. » (épisode 19) Des années plus tôt, au très chic hôtel Windsor de Montréal, Émilie et Ovila en avaient fait l'expérience sur un mode un peu différent. Jugeant insuffisant le pourboire que lui avait remis Ovila, le garçon d'étage, qui s'était chargé de leurs valises, l'avait déposé sur la commode en disant d'un ton sec : « *I am afraid that you have dropped something, Sir.* » (épisode 13) Ses belles manières et sa courtoisie masquaient bien mal son franc mépris pour ces *hillbillies* ignorants des pratiques en usage dans un tel établissement.
8. Sur les manifestations de cette mémoire, voir Demers (2005), p. 106-132.
9. Une concurrence qui n'empêche évidemment pas ces mémoires alternatives de recouper, parfois, la mémoire étatique officielle transmise par l'école.
10. Les manuels issus des communautés religieuses ont été abandonnés avec la réforme de 1967. Avec eux sont aussi disparus le discours moralisateur et la valorisation du catholicisme et de l'agriculture. Par contre, jusqu'à l'instauration du programme de 1982, l'offre en histoire a substantiellement diminué. La discipline a été rayée du niveau primaire et le seul cours de niveau secondaire a été offert sur une base optionnelle pendant quelques années. Voir Simon Roy, Clermont Gauthier et Maurice Tardif, 1992.
11. En une occasion, Émilie évoque devant Henri Douville un oncle établi en Nouvelle-Angleterre (épisode 8). L'aveu survient toutefois dans le contexte d'une discussion sur les voyages et non sur les difficultés de la vie rurale.
12. Voir notamment Jocelyn Létourneau (1988), ainsi que Létourneau et Sabrina Moisan (2004). À la lecture de ce dernier article, on constate que l'exode rural massif de la seconde moitié du XIX^e siècle ne figure nulle part sur les quatre listes des 13 plus importants événements établies à partir des réponses des élèves de secondaire IV, des élèves de secondaire V, des étudiants de cégep et des étudiants au baccalauréat.
13. Un sondage n'est jamais qu'un cliché de l'opinion publique et rien, pas même l'anonymat des répondants, ne garantit pleinement la justesse du portrait de société qu'il donne à voir. Le résultat nous semble tout de même digne d'intérêt. Claude Gauthier, de la maison CROP qui a réalisé l'enquête, l'expliquait ainsi dans l'article de Lessard cité plus haut : « Il y a le clivage anglais-français. Mais aussi il y a le fait qu'il y a un seul lieu de pouvoir francophone au Canada, le gouvernement du Québec. C'est comme si les gens disaient : *Laissez-vous au moins ça!* Les batailles historiques laissent des traces qui ont la vie dure. »
14. Dans un essai navrant, William Johnson (1991) a voulu naguère dresser un tableau des manifestations historiques de cette soi-disant anglophobie, sans jamais, cependant, se demander s'il pouvait y avoir des facteurs concrets à son origine – outre, bien sûr, les tares héréditaires bien connues des Canadiens français : ethnocisme, penchants antidémocratiques, intolérance, racisme... –, ou encore si des anglophones avaient pu contribuer à la nourrir par leurs propres attitudes. Le livre est remarquable de mauvaise foi.
15. Le passage cité était d'autant plus étonnant que Jean-Claude Robert fut l'un des cosignataires de l'*Histoire du Québec contemporain*, cette grande synthèse soucieuse de faire valoir la normalité du parcours historique du Québec en comparaison avec celui du reste de l'Amérique du Nord. C'est un peu comme si la formation professionnelle de Robert et ses propres travaux de recherche n'avaient pas suffi à effacer tous les résidus d'une mémoire historique antérieure, une mémoire plus populaire, intuitive et spontanée.

16. Des pèlerinages de mémoire ont notamment été organisés sur les lieux où vécurent et ont été ensevelies les personnes de chair et de sang à l'origine des personnages de la télé-série. Voir Demers (2005), p. 139-155 pour de nombreux autres exemples.
17. Danièle Saint-Denis, « Les filles de Caleb », *Les personnages de Roy Dupuis*. Site Internet : [<http://www.rdcharacters.com/Les%20filles%20de%20Caleb.html>] (27 août 2001).

BIBLIOGRAPHIE

- BEAUDIN, Jean (1990-1991), *Les filles de Caleb*, Cité-Amérique, télé-série, couleurs, 20 épisodes.
- BOISVERT, Yves (2005), « On va les avoir, les Anglais! », *La Presse*, 30 juin, p. A3.
- CARITEY, Christophe (1992), « L'apport du manuel d'histoire et ses limites dans la formation de la mémoire historique : application à l'étude de la Nouvelle-France de 1608 à 1663 dans le cadre du Québec de 1923 à 1989 ». Thèse de doctorat, Québec, Université Laval.
- COUSTURE, Arlette (1985), *Les filles de Caleb. Le chant du coq*, Montréal, Québec Amérique.
- DEMERS, Frédéric (2005), « La mise en scène de l'imaginaire national et historique du Québec francophone dans la télé-série *Les filles de Caleb* ». Thèse de doctorat, Québec, Université Laval.
- GODBOUT, Jacques (1996), *Le sort de l'Amérique*, Office national du film du Canada, documentaire, couleurs, 96 min 2 sec.
- JOHNSON, William (1991), *Anglophobie Made in Québec*, Montréal, Stanké.
- LACOURSIÈRE, Jacques (1995-1997), *Histoire populaire du Québec*, Sillery, Septentrion, 4 t.
- LESSARD, Denis (2005), « Un anglophone? Euh! », *La Presse*, 30 juin, p. A3.
- LESTER, Normand (2001-2003), *Le livre noir du Canada anglais*, Montréal, Les Intouchables, 3 t.
- LÉTOURNEAU, Jocelyn (1988), « L'imaginaire historique des jeunes Québécois », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 41, n° 4, p. 553-574.
- LÉTOURNEAU, Jocelyn, et Sabrina MOISAN (2004), « Mémoire et récit de l'aventure historique du Québec chez les jeunes Québécois d'héritage canadien-français : coup de sonde, amorce d'analyse des résultats, questionnements », *Canadian Historical Review*, vol. 85, n° 2, p. 325-356.
- MONIOT, Henri (dir.) (1984), *Enseigner l'histoire : des manuels à la mémoire*, Berne, Peter Lang.
- POTVIN, Damase (1908), *Restons chez nous*, Québec, Guay Librairie française.
- ROBERT, Jean-Claude (1993), « À la recherche d'une culture urbaine québécoise », dans Gérard Bouchard et Serge Courville (dir.), *La construction d'une culture : le Québec et l'Amérique française*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, p. 199-212.
- ROY, Simon, Clermont GAUTHIER et Maurice TARDIF (1992), *Évolution des programmes d'histoire de 1861 à nos jours*, Université Laval, Cahiers du LABRAPS [Laboratoire de recherche en administration et politique scolaires], série Études et documents, n° 11.
- RUDIN, Ronald (1988), *Banking en français : les banques canadiennes-françaises de 1835 à 1925*, Montréal, Éditions du Boreal.
- SAINT-DENIS, Danièle, « Les filles de Caleb », *Les personnages de Roy Dupuis*, [En ligne], [<http://www.rdcharacters.com/Les%20filles%20de%20Caleb.html>] (27 août 2001).
- SIEGFRIED, André (1906), *Le Canada, les deux races : problèmes politiques*, Paris, Armand Colin.
- TESSIER, Marcel (2000), *Marcel Tessier raconte... : chroniques d'histoire*, Montréal, Éditions de l'Homme.